

En terres (in)connues
The Good Lie

Julie Vaillancourt

Number 294, January–February 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73402ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaillancourt, J. (2015). Review of [En terres (in)connues / *The Good Lie*]. *Séquences*, (294), 28–28.

The Good Lie

En terres (in)connues

En 2000, Philippe Falardeau signe son très réussi premier long métrage, *La Moitié gauche du frigo*. Suivront : *Congorama*, *C'est pas moi, je le jure!*. Puis, en 2012, *Monsieur Lazhar* est en nomination aux Oscars dans la catégorie Meilleur film étranger. Les portes de l'industrie américaine s'ouvrent maintenant au réalisateur québécois avec *The Good Lie* (sa première réalisation dont il ne signe pas le scénario). Si cette histoire sur les enfants perdus du Soudan réfugiés en Amérique semble n'être qu'un film de commande pour le réalisateur, il n'en est rien. Un regard altruiste, proche du documentaire.

JULIE VAILLANCOURT

Malgré le fait qu'il soit produit sous assises hollywoodiennes, *The Good Lie* semble thématiquement lié au parcours de Philippe Falardeau et le réalisateur n'y va pas d'une prostitution idéologique ou formelle afin de séduire. Bien avant ce *Monsieur Lazhar* qui propulsera son aventure américaine, ce natif de Hull étudie en sciences politiques et relations internationales à l'Université d'Ottawa, fait *La Course destination monde*, travaille comme caméraman sur *Attendre* (Marie-Claude Harvey, 1995) – moyen métrage documentaire sur la famine au sud du Soudan – et réalise *Pâté chinois* (1997), un moyen métrage sur l'immigration asiatique au Canada. Avec *The Good Lie*, Falardeau n'est donc pas en terrain inconnu puisque ce nouveau film s'imbrique à son curriculum. Si les premières images nous présentent ces Soudanais qui quittent pour l'Amérique, la narration fait rapidement basculer le récit – 13 ans plus tôt, alors que la guerre civile fait rage au sud du Soudan. Les quelques images bucoliques d'une jeunesse africaine s'effacent rapidement sous ces fusillades de pères et mères, faisant place aux orphelins. De cette première partie, où nous suivons les enfants perdus du Soudan, on sent le regard du Falardeau documentariste ayant autrefois filmé les images d'*Attendre*: l'observation anthropologique laisse parler les sujets. Les enfants s'expriment dans leur langue, sans que la musique de Martin Léon soit trop mélancolique, exploitation commune dans les productions du vétéran Ron Howard. Si on demeure dans le drame hollywoodien, les artifices cinématographiques n'offrent pas une lecture trop appuyée, laissant la quête des personnages parler d'elle-même. La distribution favorise aussi l'approche documentariste puisque les quatre

réfugiés soudanais sont incarnés par des acteurs ayant vécu de près où de loin cette guerre. Arnold Oceng et Kuoth Wiel sont des enfants de parents soudanais, tandis que Ger Duany, originaire du sud du Soudan (autrefois enfant soldat), est réfugié aux États-Unis, au même titre qu'Emmanuel Jal, à l'image de son autobiographie *War Child: A Child Soldier's Story*. Ceci rejoint les théories de Jean Rouch – père du film ethnographique (sur l'Afrique d'ailleurs) – avec ce principe de fréquentation des filmés, approche essentielle pour relater l'expérience documentaire. Évidemment, *The Good Lie* demeure un film de fiction, mais le choix d'un casting basé sur l'expérience soudanaise des acteurs, plutôt que sur le mercantilisme d'un star-système, est judicieux pour incarner l'expérience du vécu. L'oscarisée Reese Witherspoon arrive tardivement dans la trame narrative dans le rôle d'une jeune femme aidant les Soudanais à intégrer leur nouvelle vie.

Étonnamment, la distribution du film par la Warner fut limitée. Au Québec, il prend l'affiche dans quelques rares salles (en version originale sous-titrée). Pourtant, *The Good Lie* est bien fait: acteurs touchants, sujet d'actualité, héros du quotidien... Ces enfants perdus du Soudan ont des parcours héroïques, maintes fois relatés dans diverses autobiographies (dont *Running for My Life* de l'athlète américain Lopez Lomong, réfugié soudanais) ou portés à l'écran, notamment avec l'exceptionnel documentaire *God Grew Tired of Us* (Christopher Dillon Quinn, 2006) qui relate poétiquement, entre tragédie et humour, le parcours de trois réfugiés soudanais lors de leur arrivée en Amérique. Si *The Good Lie* adopte une structure narrative similaire et présente une histoire touchante, sans excès mélodramatiques, il ne possède cependant pas la puissance émotionnelle de *God Grew Tired of Us* où le choc culturel était authentique, se produisant sous nos yeux, ce que la fiction peut difficilement reproduire, malgré ses artifices. Comparer fiction et documentaire semble injuste, mais permet de revenir à l'essentiel: bien raconter une histoire, c'est faire revivre l'expérience d'une vie en suivant le désir d'un héros et sa transformation pour y parvenir. C'est d'autant plus puissant lorsque le désir est primal: survivre. ► Cote: ★½

■ LE BEAU MENSONGE | Origine: États-Unis / Kenya / Inde – Année: 2014 – Durée: 1 h 50 – Réal.: Philippe Falardeau – Scén.: Margaret Nagle – Images: Ronald Plante – Mont.: Richard Comeau – Mus.: Martin Léon – Son: Chris Durfy, Simon Rice, Perry Robertson – Dir. art.: Aaron Osborne – Cost.: Suttirat Anne Larlarb – Int.: Arnold Oceng (Mamere), Ger Duany (Jeremiah), Emmanuel Jal (Paul), Kuoth Wiel (Abital), Reese Witherspoon (Carrie) – Prod.: Ron Howard, Brian Grazer, Karen Kehela Sherwood, Thad Luckinbill – Dist. / Contact: Warner.

L'observation anthropologique laisse parler les sujets

SÉQUENCES 294 | JANVIER — FÉVRIER 2015

